



1

Le vol des chauves-souris la nuit

XX^e siècle, siècle de génocides. Celui du Cambodge fut particulièrement radical : environ un quart de la population fut décimée sous le régime khmer rouge qui dura près de quatre ans. Le 17 avril 2025 marque le cinquantenaire de la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges.



Hôpital de Kampot, 1989. Une jeune fille victime d'une mine.
Archives du Comité international de la Croix-Rouge (CICR)

SYLVIE LÉGET

Tout avait commencé pour moi par des images. Obsédantes et troublantes. Celles de *La Déchirure* ou la dérive khmère rouge vue à travers l'expérience des journalistes Dith Pran et Sydney Schanberg. Film de Roland Joffé sorti en 1984, qui fut fondateur de ma courte expérience cambodgienne lors d'une mission humanitaire en 1989. Pour ne pas être spectatrice, pour comprendre l'histoire, pour en transmettre une partie peut-être.

Ce fut alors une plongée dans Phnom Penh ensuquée, éventrée, assombrie. Il en reste ce que ma mémoire m'en a restitué au fil du temps. Les Khmers rouges n'étaient plus dans la capitale et pourtant l'état de celle-ci ressemblait tant aux images du film. Phnom Penh dépeuplée – passablement – craintive encore, sans courant – ou presque. Les images si particulières de rues traversées par les guerres restent encore vives.

L'un des souvenirs les plus obsédants demeure cette première montée des escaliers du Samaki, avec cette forte impression

de tomber dans l'histoire, celle avec un grand H. Cet hôtel, dénommé le Phnom au temps des colonies, aujourd'hui le Royal, fut, l'espace de la guerre civile, celui où se retrouvaient correspondants de guerre et humanitaires.

Dans la pénombre, au troisième étage, l'odeur des chauves-souris m'avait saisie. Puis leurs frôlements. Avant d'arriver au bout du couloir dans la chambre qui devait être la mienne pour quelques courtes semaines. Dans ces mêmes couloirs, quelques jours plus tard, la rencontre fortuite avec Sidney Schanberg, revenu sur ses propres traces. Celles du film et celles de sa vraie vie, de 1973 à 1975 alors qu'il était correspondant du *New York Times*. Tel un fantôme. De cet instant, il me reste sa carte de visite.

Il y a cet autre souvenir. Celui d'une bourgade au sud du Cambodge. Une odeur de sang et, pour moi, la vue des premiers blessés de guerre. Un chirurgien qui me propose de l'accompagner et de photographier une amputation. Sur un brancard de fortune, une toute jeune fille, blessée par une mine placée dans ses vêtements pendant la nuit. Elle me regarde, me sourit légèrement. Mais je ne me sentais pas à ma place, là, avec mon appareil photo.



2



3

J'ai été jetée dans une forme de désarroi : moi en position de voyeuse et si inutile. Que pouvais-je faire pour cette enfant ? Certes, par manque de courage, j'avais refusé de prendre l'image de son amputation, mais j'étais surtout habitée par un fort sentiment d'imposture. Alors qu'elle me regardait avant de disparaître dans une salle, j'ai tout de même fait son portrait. Son regard me hante aujourd'hui encore.

En 2022, puis en 2024, je suis repartie à la recherche de ces images. Probablement pour trouver des réponses au vaste champ d'impressions qu'avait ouvert ce premier passage. Pour convoquer ma mémoire et tenter de la reconstruire, tout en me demandant si la fiction d'un travail personnel

ne trahit pas la gravité d'une possible mémoire collective. Celle du génocide.

Lors du dernier séjour, d'autres images ont pris le dessus sur mes images mentales. Les portraits des suppliciés de Tuol Sleng m'ont obsédée jour après jour. Chaque visite dans cet ancien lycée, transformé en centre d'extermination par les Khmers rouges (le S-21), puis en musée du génocide en 1989, m'a valu des vertiges à répétition. Comment pourrait-il en être autrement ?

Comme si ces portraits étaient la preuve visuelle que *La Déchirure* n'était pas qu'une fiction. Pourquoi ce besoin de revenir régulièrement à Tuol Sleng ? La répétition de mes visites n'a pas atténué mes vertiges, au contraire. De façon quasi obsessionnelle,

j'ai essayé de comprendre pourquoi ces portraits avaient été « tirés » systématiquement à l'arrivée des détenus qui allaient y être torturés. Puis exécutés, ici ou dans des champs à la périphérie de Phnom Penh.

« Vous savez, il y a des cadavres sous la terre, partout dans le pays. Dans les fosses communes bien sûr, mais aussi dans des lieux non répertoriés, par exemple à côté des dispensaires de campagne, dans les champs. Toutes ces âmes errantes... ». Ce fut l'un des premiers entretiens que j'ai menés lors de mon dernier séjour. Dès lors, comment regarder le Cambodge actuel sans mettre ses fantômes au centre ?

Tout peut se répéter. Ici, ou ailleurs.

Chronologie d'un génocide

- 1953 – Fin du protectorat français.
- 1960 – Le prince Norodom Sihanouk devient chef d'État du Cambodge. Pol Pot, qui a étudié à Paris, intègre le comité central du Parti ouvrier du Kampuchéa.
- 1966 – La guerre du Vietnam s'étend sur le territoire cambodgien, les bombardements américains s'y intensifient à partir de 1969.
- 18 mars 1970 – Coup d'État contre le prince Sihanouk, mise en place du régime pro-américain du général Lon Nol.
- 17 avril 1975 – Prise de Phnom Penh par les Khmers rouges, dirigés par Pol Pot. Près de deux millions de personnes sont déportées vers les campagnes. Début du régime de terreur (travaux forcés, exécutions, famine, séparation des familles). Les derniers Occidentaux présents, principalement des délégués du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) et quelques journalistes, sont forcés de quitter l'hôtel Phnom et trouvent refuge à l'ambassade de France, dernière représentation occidentale au Cambodge.
- 7 janvier 1979 – Les troupes vietnamiennes renversent le régime khmer rouge.
- Jusqu'au début des années 1990 – Les factions politiques hostiles au gouvernement pro-vietnamien (dont celle fidèle à Pol Pot) poursuivent leurs actions de guérilla dans les provinces frontalières de la Thaïlande où se sont réfugiés plus de 300 000 Cambodgiens. Autant de personnes affectées par des séparations familiales. Plus d'un million de mines antipersonnel ont été réparties sur le territoire cambodgien. Aujourd'hui, toutes n'ont pas été enlevées.
- 1984 – Roland Joffé tourne *La Déchirure* en Thaïlande, le Cambodge n'étant pas encore sécurisé.
- 1991 – Signature des Accords de Paris sur le Cambodge.
- 2022 – Après quinze ans d'activité, les Chambres extraordinaires au sein des tribunaux cambodgiens (CETC), parrainées par l'ONU, n'ont jugé que cinq responsables du génocide.





6

Cinquante ans plus tard, le peuple se reconstruit encore, avec une force et une résilience troublantes. C'est beau et émouvant. Alors pourquoi vouloir creuser, se retourner sur le passé? Quelle est cette saisissante nostalgie d'événements que je n'ai pas vécus ou qui ne m'ont pas touchée directement? Une nostalgie persistante et ce besoin insaisissable d'essayer d'en comprendre la raison.

Quel lien ai-je avec le Cambodge? Je ne le sais toujours pas avec certitude. Une histoire de déchirures familiales. Les déchirures auxquelles le CICR, pour lequel je travaillais, essayait de répondre avec des activités de rétablissement des liens familiaux, auxquelles j'avais pris part à l'époque. Les déchirures auxquelles le musée du

génocide tente de donner forme en exposant des portraits de suppliciés, dont les corps reposent dans des lieux inconnus de leurs familles. Ma propre déchirure, celle d'un père trop souvent parti vers cet Orient extrême.

Les photos, les récits ne permettent à l'évidence pas d'éviter que le pire ne se répète. Mais les photographies incitent à ne pas oublier. Élaborer des images pour établir une mémoire de ce qui a disparu ou a été effacé. S'interroger, aussi, sur les traces qui restent et qui sont offertes au regard, celles d'un génocide sans images autres que les portraits des suppliciés.

Imaginer pour donner une résonance contemporaine au génocide cambodgien.



Chhouk, province de Kampot, 1989. Activité de rétablissement des liens familiaux. Une famille tente d'identifier une personne se trouvant dans les camps de réfugiés à la frontière thaïlandaise. Archives du CICR



1. Musée du génocide, Tuol Sleng, Phnom Penh, 2024.

2. Dans l'immeuble où fut emprisonné André Malraux en 1924, Phnom Penh, 2024.

3. Musée du génocide, Tuol Sleng, Phnom Penh, 2024.

4. Un soir sur le chemin au milieu des villas en ruine, Kep, 2024.

5. Ruines d'une villa des années 1950-1960 de l'ancienne riviera cambodgienne, Kep, 2024.

6. Pièce d'un ancien poste de police squattée par une famille de personnes déplacées, Phnom Penh, 2022.

7. Un vol de chauves-souris, Siem Reap, 2024.

Recherche photographique en cours de Sylvie Léget

7